

bauchage pour la majorité. Il formait les rêves les plus dorés sur l'existence du gouvernement ; mais lorsque les vapeurs du vin ont été dissipées, on ne chantait plus comme auparavant.

Il y en a parmi eux qui ont l'ivresse plus tenace, car l'un d'eux demandait ce soir quand devrait-on s'en aller, il n'avait pas du tout eu connaissance du trajet. Le *Cancan* ne le nommera pas, ceux qui voudront le connaître qu'ils fassent comme lui, qu'ils cherchent.

BALIVERNES.

Potier dit un jour à un de ses amis qu'il avait eu jadis des fusils excellents. "En qu'avaient-ils donc de si merveilleux, reprit l'autre.—C'est qu'ils partaient aussitôt qu'il entraient des voleurs chez moi, quoiqu'ils ne fussent pas chargés.—Et comment cela?—Parce que les voleurs les emportaient."

Sir Richard Steele se faisait bâtir un château, il ne manquait pas d'y faire placer une chapelle, et il voulut qu'elle fût vaste. L'ouvrage avançait lentement, parce qu'il ne payait pas ses ouvriers. Un jour il alla les voir ; ils le menèrent dans la chapelle, qu'ils voulaient finir. Sir Richard ordonna à l'un d'eux de monter en chaire et de parler, afin qu'on pût juger si la salle était sonore. L'ouvrier monte et demande ce qu'il doit dire ; on sait bien qu'il n'est pas un orateur. "Dis ce qui te viendra à l'esprit," lui répond sir Richard. Alors, d'un ton d'inspiration, l'ouvrier s'écrie : "Il y a six mois, sir Richard, que nous n'avons vu de votre argent ; quand vous plaintra-t-il de nous payer?—For bien, dit sir Richard, for bien ; je t'ai très-bien entendu, mais tu as mal choisi ton sujet."

Un particulier qui avait perdu son emploi ayant dit en public qu'il pourrait bien en coûter la vie à plus de cinq cents personnes, ce propos vint aux oreilles du ministre de la police, qui le fit arrêter. "Que prétendiez-vous dire par cette menace ; lui dit-on à son interrogatoire.—Moi, répliqua-t-il, je n'ai menacé personne ; je voulais seulement dire que j'allais me faire médecin."

—La Vie parisienne n'admire pas, mais pas du tout, le confortable anglais ; elle nous en donne, en effet, une idée assez peu séduisante par la description d'un dîner chez un riche bourgeois de Londres :

On se met à table. Comment ! nous allons manger et boire avec tout cela ? Une couzaine d'outils, six verres pour chaque convive ; un peuple de flacons et de bouteilles contenant toute espèce de sauces, de pickles, de conserves, de poudres, de vinaigres ; des pots, des brocs, des coupes des seaux, des réchauds, des trépieds, des plateaux : devant le maître de la maison, un arsenal de couteaux qui ont plutôt l'air de coutelas, de abres, de cineterre ; devant la maîtresse, des cuillères, des louche à potages, des truilles à poisson : c'est une boutique de chirurgie et non un couvert.

On commence. Soupe à la tortue. Une soupère à y faire une pleine eau. Non vous dire ce qui sort de cette soupère n'est pas possible ; il faudrait savoir ce qui y est entré.

des œufs, de la viande, des légumes, des épices, du vin, que sais-je !

On sert le madère. Un homard, long et gros comme le bras, ses pinces sont effroyables... Crac !... crac !... Sa carapace vole en éclats sous les mains de fer de notre hôte ; on ne sert et on n'explique l'usage d'un outil à grille et à palette qui sert à vider et à perforer les pattes de la bête. Le vin commence : du porto.

Ah ! mon Dieu ! quel poisson ! Si ce trébuchet avait encore une étincelle de vie, d'un coup de dent il nous avalerait. Je suis sûr qu'il pèse vingt-cinq livres. Je vous donne mon impression telle qu'elle est : non-seulement ce n'est pas ragoûtant, mais cela a quelque chose d'impudique...

—Je vous recommande notre poisson anglais me dit-elle ; vous savez que la chair en est bien plus ferme que celle de vos poissons français, parce que nous ne le laissons pas agoniser ; on le tue au moment où il sort l'eau.

—Comment fait-on ?  
—On lui casse la tête sur le bord du bateau, de sorte qu'il meurt raide.

—Oh ! c'est horrible !  
Au contraire, il souffre moins. Et puis la chair est bien plus ferme.

On sert le vin blanc.  
Deux domestiques apportent le roastbeef.  
—Vous voyez ce roastbeef ? Il pèse quarante livres.

Quand cette montagne de viande crue s'est mise à saigner et à s'entrouvrir en plaies larges comme la main, j'ai senti une véritable horreur.

Si vous aviez vu la figure rouge de l'Anglais, ses yeux hagards ses cheveux hérissés et le jeu terrible du grand coutelas qu'il plongeait férocement dans la chair ensanglantée, vraiment vous auriez eu peur.

On sert le porto puis le bourgogne, puis le claret, puis le champagne.

Le roastbeef est accompagné de pommes de terre à l'eau, de haricots verts à l'eau, arrosés de sauces saupoudrés de cyrra, et on boit, on boit, on boit, jusqu'à ce qu'enfin paraisse le plum pudding !

Celui-là aussi pèse vingt-cinq livres. Il contient quatorze ingrédients. Il y a un an qu'il est pétri, il a bouilli pendant douze heures et il coûte 50 fr. Il faut quinze jours pour le manger.

Voilà maintenant l'apple tart, puis le gâteau, puis les fruits, puis les sucreries les vins doux, le café, les liqueurs, le punch.

Ouf ! c'est fini.

— Quelque étrange que paraisse le fait, il est cependant réel et plusieurs célèbres naturalistes l'ont confirmé, en donnant une description exacte des poissons qui marchent.

C'est particulièrement sur les rivages de l'île de Ceylan et dans le Golfe du Bengale qu'on les trouve.

Ils ont un aspect si grotesque, que l'on croit voir plutôt la représentation d'un animal rêvé par un artiste fantasque, qu'une créature vivante.

Leurs nageoires pectorales et ventrales sont suffisamment fortes pour supporter le poids de leurs corps et leur permettent de se mouvoir sur la terre ferme avec presque autant de facilité qu'un quadrupède.

Il existe plusieurs variétés de ces poissons dont l'espèce la plus petite se trouve particulièrement sur les rochers encore humides que la marée vient d'abandonner.

Ces petits êtres se nourrissent principalement de mouches dont ils sont très friands. Appuyés sur leurs nageoires, ils leur font la chasse avec une extrême habileté et se meuvent sur le sable, grimpant sur les manières ou sur les pierres polies avec une

agilité vraiment surprenante, et manquent rarement d'atteindre leur proie.

Lorsque les étangs qu'ils habitent se dessèchent pendant les fortes chaleurs de l'été, ils sortent de l'eau, se mettent en route, et se font avec un instinct que l'on ne peut assez admirer, un chemin à travers les herbes jusqu'aux plus prochains cours d'eau. Ils ressemblent beaucoup aux perches et ont une longueur d'environ 15 centimètres ; leur tête est ronde et couverte d'écaillés, et leurs yeux, qu'ils ont longues et dures, sont fortement dentelés.

Aidés de l'admirable appareil dont la nature les a pourvus, ces poissons minuscules sortent courageusement de leur retraite habituelle et s'avancent, sans craindre les fatigues d'une route inconnue, à la recherche d'une nouvelle demeure.

Ces sortes d'expéditions se font généralement pendant la nuit ou vers le matin, alors que l'herbe est encore humide de la rosée.

Un riche banquier mourait d'envie de voir Béranger, et ne savait comment se faire présenter à lui. Un jour il rencontre un bottier :

—Ou allez-vous, François ! lui dit-il.

—Chez monsieur Béranger, lui porter ces bottes.

—Etes-vous heureux ! dit le banquier en souriant.

Tout à coup une idée lui passe par la tête ; il s'empare des bottes et va les porter lui-même à l'illustre chansonnier. Il passa pour le commis de François.

Il faut lire dans le volume de Savinien Lapointe la conversation du poète avec le faux cordonnier, qui commet bévues sur bévues.

Enfin, Béranger le congédie, en lui donnant une pièce de vingt sous pour boire. Cette pièce, le banquier la porte en breloque à sa montre et il raconte à tout le monde comment il l'a gagnée.

Un enfant de la verte Erin racontait avec emphase comment il avait échappé à un naufrage où treize de ses camarades avaient péri, le bateau où ils étaient ayant chaviré.

—Mais comment avez-vous échappé ? lui demanda-t-on.

O devil ! reprend Pat, je n'ai point été dans le bateau.

Un benêt écrit la lettre suivante à un de ses amis : "Mon cher C..... j'ai oublié ma tabatière en or chez toi ; fais-moi le plaisir de me la renvoyer par le porteur de ce billet." Au moment de cacheter, il retrouve sa tabatière et ajoute en *post-scriptum*. "Je viens de la retrouver, ne prends pas la peine de la chercher." Puis il ferme sa lettre et l'envoie.

Une dame disait à un jeune homme d'une très-grande taille : "Je ne puis souffrir les hommes qui sont si grands." Il fut piqué ; mais il aimait la dame, il tâcha de s'en faire aimer ; il réussit. La belle était vaincue ; l'embarras était d'avouer sa défaite. Un jour qu'elle semblait plus rêveuse qu'à l'ordinaire, son amant lui demanda à quoi elle pensait si sérieusement : "Je pense, dit-elle, que... que vous rapetissiez tous les jours."

Quelqu'un dormant dans une voiture publique, un de ses amis le réveille. "Quoi ! vous dormirez toujours ? nous avons fait beaucoup de chemin pendant votre sommeil.—Eh ! combien demandez-vous le dormeur.—Nous sommes réveillés, à plus de deux lieues d'ici."

Un homme s'étant embarqué dans un navire pour les Indes, l'envie vint le prit si fortement, qu'il dit au capitaine du navire : "Monsieur, vous prie de faire arrêter votre vaisseau, parce que je veux vomir."

Le *CANCAN* est en vente chez M. Drouin et Frère, libraire, rue Joseph, St. Roch ; chez M. Béland, tabacomaniste, No. 264, rue St. Jean ; chez M. Crémazie, libraire, rue Buade, Haute-Ville ; chez M. J. Gauvreau, libraire, 18 Rue St. Pierre, No. 26 marché Finlay, Bassin-Ville ; chez M. Lacroix, tabacomaniste, rue St. Valier, St. Sauveur ; chez M. Trudel, No. 16, Côte du Passage Lévis.

NOUVEAU BARBIER

M. A. LAROSE informe ses amis et le public en général, qu'il a ouvert une boutique de barbier, chez

M. BOLDEU, EPICIER,

Rue St Valier, St. Sauveur

(Près de la bâtisse des Chars Urbain)



PORC !! PORC !!

- LARD FRAIS,
- LARD SALÉ,
- JAMBON,
- SAUCISSES,
- SAINDOUX,
- BEURRE,
- ŒUFS, ETC.

Le tout en parfait ordre et à un extrême bon marché.

M. BELLEHACHE désire informer ses amis et le public qu'ils trouveront toujours à son étal No. 3

HALLE JACQUES-CARTIER

Les articles ci-haut énumérés, et qu'ils seront servis avec promptitude et politesse.

M. BELLEHACHE se charge d'envoyer par ter les effets achetés chez lui à domicile St. Roch, 27 avril 1878.

P. LAROSE et Ois.

Rédacteurs-Propriétaires.

Rue de l'Aqueduc, on, au Bureau de Poste, boîte 5, St. Sauveur.